Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 48

Artikel: L'âge de la pipe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206466

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ami, je plains votre voisine.....
Est-elle belle ou laideron,
A-t-elle une œillade assassine,
Son aspect est-il plat ou rond ?

Quand elle court à la fontaine
Pour y quérir un plein bidon,
A-t-elle gracieuse dégaîne
Ou va-t-elle comme un oison ?

Quand elle croise, dans la rue,
De beaux garçons, Pierre ou Louis,
Sans être prise de berlue,
Fait-elle face à l'ennemi ?

Fréquente-t-elle le dentiste ?
Ou bien trente-deux fausses dents,
Lui font-elles, ce serait triste,
Un sourire trop éclatant ?

. . .

Dans une prochaine missive,
Dis-moi tout, ami de mon cœur ;
En attendant qu'elle m'arrive
Ci, l'ordonnance du docteur :

Qu'elle soit vieille, triste, laide,
Jaune, cagneuse, claudicant,
A tout cela, le seul remède,
Ce serait deux cent mille francs.

X.

UNE CATASTROPHE

Nous recevons la lettre suivante :

Au *Conteur vaudois.*

Messieurs,

En lisant, dans le *Conteur,* deux histoires : « Vers le ministre », cela m'a remis en mémoire un fait qui s'est passé il y a quelques années.

Dans un village du canton, dont je tairai le nom, une maîtresse d'école n'accordait pas volontiers, à ses élèves, de sortir pendant les leçons.

Un jour, un gamin demande à sortir. Refus de la maîtresse.

L'écolier revient à la maison, tout en pleurs, la mine déconfite. Hélas ! une... catastrophe était arrivée.

Le père, indigné contre la régente, s'en va droit, avec son enfant, chez le pasteur, expose ses griefs et, faisant tourner son garçon :

— Regardez-voi, pourtant, monsieur le ministre, n'est-ce pas révoltant! Témoin de vous, pourriez-vous ça avaler ! ! !

Une fidèle lectrice du « Conteur ».

« L'AFFAIRE STEINHEIL » AU VILLAGE

CROQUIS VAUDOIS

DANS la grande cuisine de madame Louise, la soupe du soir mijote doucement sur le vieux potager. Une savoureuse odeur de raves et de pommes de terre s'échappe de la grosse marmite dont le couvercle brusquement s'est soulevé deux fois. La fumée lèche les murs noircis de la vaste cheminée et caresse au passage les jambons rebondis et les quartiers de lard suggestifs. On vient de « faire boucherie ».

Lentement, six heures sonnent au clocher du village. La porte s'ouvre, une bouffée d'air froid précède l'entrée du grand François, le facteur. Peu loquace, ce soir, le bonhomme pose la *Revue* sur la table et continue sa tournée dans les maisons voisines.

Madame Louise, qui coupe un oignon dans la précieuse soupe, quitte précipitamment ses casseroles, et, le couteau encore à la main, s'empare avidement du journal. Devant le feu, la grand'mère continue à chauffer ses mains amaigries et poursuit une rêverie sans fin...

— Voyons-voir ce qu'ils en disent, ce soir, de cette dame Steinheil ? — Et la paysanne énonce d'une voix claironnante les titres sensationnels : Le tampon de ouate, — La tache d'encre, — La nuit du crime.

Brusquement réveillée, la vieille, intéressée elle aussi, asquiesce à son tour :

— Ah ! c'est cette dame qui a tué son homme !

Sans répondre à sa mère, madame Louise se tourne vers moi et propose :

— Dites-donc, vous qui lisez si vite, venez-voir à la chambre nous raconter tout ça ; vous avez bien le temps.

On allume la lampe, je m'installe sur le gros fourneau de molasse et, après un regard terrifié sur les quatre colonnes qu'il faut déclamer, je commence.

Mes auditrices se passionnent, leurs yeux brillent, leurs réflexions s'entrecroisent et me donnent le temps de reprendre haleine.

— Y disent qu'elle est bien belle, n'est-ce pas?

— Quand même, faut-y qu'elle en ait une tête pour répondre pareillement au juge !

— Oui, mais, à savoir si elle pourra tenir jusqu'au bout !

Et madame Louise, que le magistrat intéresse décidément — elle a un cousin qui a été président du tribunal — constate :

— Il doit avoir la tête cassée à la fin de la journée, ce pauvre président !

— Quant même, elle en a eu, des amants !

— Oui, mais, à Paris, c'est tout comme ça ! Et puis, maintenant, elle en a bien de plus d'avoir tué son homme !

— Et sa mère, donc ; il paraît qu'elle était bien riche et bien gentille.

— T'y possible, qu'il y ait des femmes pareilles par le monde !...

Ouf ! ma lecture est finie, et je vais enfin pouvoir m'échapper. Mais non, hélas ! il faut discuter encore ; on veut mon avis : est-elle coupable ? Bien sûr que oui, n'est-ce pas ? Pensez-vous qu'elle sera condamnée, ou bien va-t-on l'acquitter ? Monsieur Jean-Pierre, entré sur ces entrefaites, déclare tout bonnement qu'il faut lui couper la tête, parce que, bien sûr, c'est elle qui a fait le coup.

. . . . . .

Ah ! comme j'aimerais leur crier, à ces braves gens qui ont peiné tout le jour en conduisant la charrue : « Plantez donc là madame Steinheil, Paris et le Président, et parlons d'autre chose, voulez-vous ?.. Alors, madame Louise, quand finissez-vous de rentrer les abondances ? Avez-vous déjà commencé la lessive ? C'est donc vrai que le Jules à la Jeannette n'a pas fini d'arracher ses pommes de terre ? »

A ce moment, la vieille grand'mère qui depuis un instant semble retombée dans les lointains souvenirs de son jeune passé, se redresse lentement dans le vieux fauteuil et prononce sentencieusement cette parole, naïve expression de son âme simple de Vaudoise de la bonne antique roche :

— Quand on a un homme, voyez-vous, il ne faut plus regarder les autres, voilà tout !

Novembre 1909. Xx.

LO BON DIEU NE DÉMANDE PAS MÈ QU'ON PAO

JÉRÔME à Tiuriond s'ètâi maryâ avoué la Fanchetta à Crebiet de pi Côuracourtena.

Quin affére cein l'avâi ètâ dein lo velâdzo! On arâi djurâ que l'ètâi Napoléon que maryâve la reina Berthe que voutrè père l'ant pardieu prau cogniu. L'ètant ti quie à la noce, et po borâ... faillâi vère elli borâdzo. Por quant âo soupâ, on ein dèveze adî pè Coûracourtena : de la soupa âo bouillon (sein la meinta que dio), et de la soupa âi tchou, — duve soupe, dau dzernadzo âo porrâ et dâi macaroni, et po la tsè : dâi z'atriaux, dau routi et dau bistèque ; trâi sorte de salarda : de la salarda âo rampon, de la salarda âi reparâo, et de la salarda à la salarda. Jamé la bourdze dâi dzein de Coûracourtena s'ètâi vu à onna fîta dinse. Et ein sè reintorneint, ie se deseint ein leu mîmo : « Lau manque rein por ître bin benhiro. »

— Lau manquâve rein, bin su que na, ma tot parâi, n'ant jamé pu s'accordâ l'on l'autro. Dâi z'insurte, dâi djuremeint, dâi sacremeint, dâi remauffâie, tota la sainta dzornâ, po dâi rein dau tot. Et adî dinse du on bounan à on autro. L'arâi mî faliu sè separâ que de sè niézi dinse, dzor et né, por cein qu'âo lhî sè dépatsîvant de sè verî lau duve rîte et de ronflliâ, que fâsant âo pî fére.

N'avant min z'u d'einfant, mâ su pas mau l'èbahia de cein.

On coup, vaitcè que Jérôme que l'avâi ètâ à la fâire de la Saint-Martin, ie revint à l'ottô tot moindro, tot biévo, tot flliappi. Avâi-te bu onna quartetta de trau, n'ein sé rein, mâ cein sè pâo bin.

Sé met à se cutsi su son lhî et pu à pllieindre, à pllieindre, qu'on arâi djurâ que voliâve bouîbâ ; et pu à fére dâi veindzeinse po regouaissî. Sa fenna, la Fanchetta, lâi tegnâi la tîta tandu que lo poûro Jérôme vegnâi asse passâ qu'on panaman.

— Eh ! mon Dieu t'è possibllio, crâio que vu mouri : pu pe rein mé... sofflîâ !

— Oh bin ! se l'è dinse, mon poûro Jérôme, que te pouaisse pe rein sofflîâ, tè faut pîre sobrâ : vâi-to, lo bon Dieu no dèmande pas l'impossibllio !

L'è dinse que Fanchetta à Crebiet consolâve Jérôme Tiuriond.

MARC A LOUIS.

L'AGE DE LA PIPE

LES encyclopédies déclarent, avec un ensemble touchant, que la pipe ne date guère que de 1560, époque à laquelle Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, en rapporta à Paris quelques modèles, avec les premiers spécimens de tabac.

Quelle erreur, si l'on en croit les mémoires de Pierre Crignon, poète et navigateur dieppois, auteur de la chanson des *Pilotes de Jean Ango.* Pierre Crignon, en 1525, écrivait ceci :

« Hier, j'ai rencontré un vieux matelot et j'ai bu avec lui un broc de vin de Bretagne. Tout en buvant, il a soudain sorti de sa bougette un objet en terre blanche que j'ai pris d'abord pour un écritoire d'écolier ; on eut dit d'un encrier avec un long tuyau et un petit gallimard ; il a rempli le gros bout de feuilles brunes, cassées par lui dans le creux de sa main, a bouté le feu dessus au moyen du briquet, et l'instant d'après, ayant mis le tuyau entre ses lèvres, il soufflait de la fumée par la bouche, ce qui fort m'émerveilla. Il m'apprit alors que les Portugalais lui avaient appris cela et qu'eux-mêmes le tenaient des Indiens Mexicos. Il appelle cela pétuner et dit que ce pétunage éclaircit les idées et donne des pensées joyeuses ! »

Nous voilà bien renseignés.

Quoi qu'il en soit, l'usage du tabac à fumer se répandit vite parmi les soldats et les gentilshommes ; les peuples navigateurs adoptèrent tout de suite la pipe en terre. Voyez plutôt, les joyeuses toiles des Hollandais et des Flamands qui représentent des scènes de tabagie et de taverne.

Au dix-huitième siècle tout le monde fume : lisez Saint-Simon et voyez l'anecdote des princesses royales, surprises à Marly, par le Dauphin, alors qu'avec une gravité impayable elles culottaient de longues pipes en terre qu'un valet sur leur ordre avait été chercher au corps de garde.

Vient la révolution : tous les sans-culottes, tous les patriotes ont le brûle-gueule dans les dents.

— Citoyen intendant, dit Kellermann à l'intendant général Dufour-Laumier, si tu n'as pas de pain, donne-moi du tabac pour mes hommes.

— Fumez donc, tas de clampins, dit aux pestiférés de Jaffa le grand médecin Desgenettes : ça chasse la maladie et ça distrait !

— Bourrez vos chippardes, allumez-les au

trop, et sabre en main, dit laconiquement Oudinot à ses cuirassiers, avant la charge qui, à Hohenlinden, décidait de la victoire.

— Il faut que le hussard fume, écrit gaîment l'héroïque Lasalle. La pipe est l'amie du troupier : elle le distrait, le délasse et le tient éveillé ; un cavalier qui ne fume pas la pipe est un mauvais soldat !

Et il prêchait d'exemple, le bon grand diable, le colonel rouge : il chargeait, comme un simple troupier, ayant au bec une petite pipe qu'il fumait sans cesse et qu'il rebourrait en plein bouvari, de ses doigts poissés de sang !

A PART ÇA, TOUT VA BIEN

Un de nos abonnés veut bien nous envoyer la copie textuelle d'une lettre qu'il a trouvée dans de vieux papiers. Nous retranchons les noms.

Au camp de Bière, 10e juillet 1835.

Cher parens,

Je vous envoye ces deux mots pour vous mettre au courent de ce qui se pas dans notre revue. Rien de nouveau sur les mutations de la compagnie, car aucune ne sont encore faite, et il est probable qu'elle ne se feront pas cette année qu'en même il nous manque des sous officier. Nous avons eu la mort de notre camerade ***. de Vevey, voici comment cela est arrivé, la compagnie a Logé à St Livre à une heure du camp, le dit *** est venu s'y promener, il est à supposer qu'il s'est remplir de vin, car l'artificier *** d'Aigle, a été dans le cas de venir l'accompagnir en qualité de connaissance, un bout de chemin, on suppose qu'il n'a plus sû qu'en faire et qui là laisser dans une grange ; il a cependant encore su monté sur le Soley, à notre passage et surtout celle de l'arrière garde, une femme appelle qu'il avait un canonié endormir, on a tout de suite vû de quoi il s'agissait, car l'artificier X. l'a trouvé au plat de la grange, avec une échelle et une petite hache à émonder les hayes à ses côtés, aucun coup ne s'est manifester sur son corps qu'un petit à la tempe, des lors on a fait l'ouverture du corps, il s'est trouvé du sang caillé du côté opposé, s'il avait pu jaillir il lui aurait conserver la vie. Les trois compagnie réunie lui on rendu les derniers devoir mercredi passé, celle de Vevey en grande tenue, appellée à lui rendre les honneurs conformément aux loi, usage du camp et ordonnance militaires ; les filles de Bière ont honoré le cercueil d'un bouquet. Se sera donc mardi prochain que nous quitterons le camp ou nous logeront et nous rendre chez nous merdi ; on ne veut pas entendre parler du bateau à vapeur : Nous ne sommes rien du tout géner pour ces bâtailles que les compagnies quinous ont devancér on eu, car nous sommes libres d'aller à Bière comme de bon nous semblera ; hors du service, ai bu une bouteille avec *** de Beroles et le Syndic de Bière, il m'a demandé apré mon Oncle Jean, il m'a de plus inviter d'aller le trouver à Berole et me charge deplus de saluer mon Oncle Jean qu'en j'écrirai.

Au reste plus de nouveau notre train marche bien et le tens sera encore vite passé. Il me reste à vous saluer tous, Oncle et vous dire que personne de nous n'est malade.

Votre dévoué,

***

DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS

Monsieur Maurice Gabbud, à Lourtier, envoie aux *Archives suisses des traditions populaires* une série très intéressante de pronostics et de dictons agricoles.

En voici quelques-uns :

« Rouge du soir dessèche [essuie] l'étang, celui du matin le remplit » (c'est-à-dire si le ciel se colore en rose le soir à l'occident), juste après le coucher du soleil, c'est l'indice d'un lendemain ensoleillé ; par contre, si cette coloration apparaît aux premières heures du matin, c'est la pluie prochaine qui s'annonce.

Si le soleil se cache dans le sac, c'est-à-dire s'il disparaît dans les nuées un peu avant son coucher, « on peut être assuré d'un beau lendemain ».

Si le soleil regarde en arrière, c'est-à-dire éclaire subitement, quelques minutes avant son coucher, après que son disque a été masqué tout le jour ou à peu près, « c'est un signe de mauvais augure pour le lendemain », à plus forte raison si le jour présent et les précédents ont été eux-mêmes mauvais.

S'il y a la rosée le matin, la pluie peut bien tomber dans la journée, mais pas avant le lever du soleil qui doit boire la rosée.

Si le bétail bovin rejette fréquemment les pieds en arrière en gambadant, mauvais temps proche.

Si la lune apparaît le soir comme entourée d'un anneau lumineux, c'est signe de pluie prochaine, arrivant d'autant plus vite que l'anneau est plus sensible.

Remarque du faucheur : Si un certain résidu verdâtre provenant du suc de l'herbe fauchée, se colle à la faux, au lieu d'avoir celle-ci nette et brillante, c'est présage de pluie.

Si le hibou chante fréquemment au début du printemps, près des villages, cette saison sera mauvaise.

Quand les souris trottent en nombre et avec persistance à travers les lézardes, les fentes et les ouvertures des murailles en poussant des sifflements aigus, c'est signe de mauvais temps, neige probable.

Noël et les onze jours suivants dont le dernier est la veille des Rois, servent respectivement de base pour la température générale des 12 mois de l'année. Ainsi l'état relatif de la température le 25 décembre sera (en égard à la saison) celui de tout le mois de janvier — le 26 pour le mois de février, le 27 pour mars, le 28 pour avril, etc.

Le mauvais temps arrive à l'arrière-automne, inopinément, sans crier gare : Serein le soir, blanc (enneigé) le matin — la froidure surgit tout à coup de *dessous un buisson*, dit un dicton populaire.

Si dans les hauteurs, au fort de l'hiver, les rafales chassent la neige dans la vallée, c'est signe de nouvelles chutes de neige très prochaines.

Les années les plus froides sont celles qui commencent par un mercredi.

Quand la neige fraîchement tombée se retire par une chute de pluie qui la suit immédiatement, c'est une période de beau temps prochain.

Remarque de la couturière : Quand le dé ne reste pas au doigt, il va neiger.

Saint Georges (23 avril) pluvieux, point de cerises en l'année.

Si la canicule débute par un jour très chaud, on aura assurément un temps sec durant toute la période caniculaire (16 juillet-27 août). Si, au contraire, c'est une journée pluvieuse qui l'*étrenne*, on aura un été plutôt maussade.

S'il pleut la veille de la St-Jean (23-24 juin) on n'aura point de myrtilles cette année.

Des chutes abondantes de cônes de sapin en automne présagent d'un hiver prochain rigoureux.

Les aboiements des renards en hiver annoncent de la neige prochaine.

Rigueur de l'hiver peut être annoncée par les taupes, si ces animaux poussent à la surface du sol de grandes taupinières.

Quand la poule imite le chant du coq : mauvais temps en perspective, neige probable.

Les armaillis remarquent que si les vaches s'évertuent aux dernières heures du jour à tondre le gazon déjà pâturé, avec une opiniâtreté peu commune ou restent bien tranquilles le soir près des chalets : c'est du mauvais temps qui s'annonce.

Le mois d'août sera bon ou mauvais comme le mois de mai qui l'a précédé.

Sont des mauvaises années, en général toutes celles dont le millésime se termine par le nombre 9.

Selon que le son des cloches est entendu dans des directions ou a des distances inusitées, on en conclut que la température va se modifier considérablement et se mettre au pire.

On peut, à ce sujet, invoquer le témoignage d'un conte populaire bien connu : la désalpe insolite des vaches du Giétroz au milieu de l'été, par un dimanche ensoleillé, ce qui surprit étrangement et exaspéra les gens de la vallée, qui cherchèrent le maître berger pour lui faire un mauvais parti. Leurs intentions belliqueuses furent bien modifiées le lendemain quand ils virent les pentes montagneuses enneigées jusqu'à une altitude assez basse et les consorts des autres alpages partir au secours de leur bétail. Le clairvoyant maître berger du Giétroz avait entendu distinctement, ce dimanche matin, sonner les cloches de l'église de Bagnes, depuis la plus haute *remuintze* du Giétroz, soit à une distance de quatre à cinq lieues.

MESDAMES D'ABYSSINIE

La coquetterie féminine, au pays de l'empereur Menelik, consiste — pour les femmes mariées — à « éclaircir », c'est-à-dire, par un changement de peau savant, à troquer le chocolat de leur teint naturel pour le café au lait.

Mais, en Abyssinie, comme ailleurs, il faut souffrir pour être belle !

Durant trois mois entiers, la femme qui aspire au « café au lait » doit se tenir dans un appartement écarté ; elle y est recouverte d'une étoffe de laine, à laquelle est pratiquée une seule ouverture pour laisser passer dehors la tête.

Sous cette couverture sont allumées un grand nombre de branches vertes d'un bois odorant. La fumée attaque l'épiderme et le détruit, et, les trois mois expirés, la jeune femme sort avec une peau neuve, plus blanche et plus douce que la première.

Cette opération épuise beaucoup les forces, et la mère, ainsi que les sœurs, d'une femme ainsi enfermée, n'ont d'autre occupation que de lui préparer de petites boulettes de mets très succulents et de les lui fourrer dans la bouche, à peu près comme on gave une oie.

Médor impatient. — Un pasteur de campagne avait un grand chien qui l'attendait patiemment, le dimanche, à la porte de l'église. Un jour de grande pluie, l'animal entra dans le temple et se glissa furtivement aux pieds de son maître, dans la chaire.

Plus d'une heure s'était écoulée et le prône se prolongeait avec une monotonie désespérante. L'impatience de l'assemblée se manifestait visiblement.

Le chien, même, trouvait le temps bien long. Tout à coup, il se dresse, et posant ses deux pattes sur le bord de la chaire, il se met à bâiller de la façon la moins équivoque.

On comprend le rire irrésistible qui s'empara des auditeurs, malgré la sainteté du lieu.

Loisirs bien employés. -- Où donc passer plus agréablement qu'au spectacle, ses loisirs, durant cette saison de froidure ? Au **Théâtre**, nous aurons demain, dimanche, deux belles représentations : en matinée, *La Pocharde*, un drame évouvant et mouvementé ; en soirée, *L'Oiseau blessé*, une délicieuse comédie de Capus, suivie d'un désopilant vaudeville. Mardi et jeudi, ce sera le *Bourgeois gentilhomme*, de Molière. — Au **Kursaal**, programme tout nouveau, *Chanteclair*, poème-opérette-bouffe héroï-comique, avec décors et costumes neufs. Qu'on se dise bien que cette amusante pièce ne sera donnée qu'une semaine. Avec cela, au programme... devinez ?... Violette Dechaume, la diseuse admirable qu'on applaudit déjà au Casino. Dimanche, matinée, à 2 heures. — Au **Lumen**, c'est la *Main Noire*, de sinistre réputation, et toute une série de scènes plus attrayantes les unes que les autres. — Enfin, où trouver mieux l'assurance certaine d'une agréable soirée que dans le programme du **Lux**, aussi varié qu'intéressant.

FAVEY et GROGNUZ. — Ainsi que nous l'avons annoncé samedi dernier, la nouvelle édition des récits complets des aventures de *Favey, Grognuz et de l'assesseur* est sous presse. Pour répondre au désir qui nous est exprimé de divers côtés, nous recevrons encore exceptionnellement des souscriptions, au prix de 2 francs *jusqu'au 10 décembre* inclusivement. — Le prix de vente, après cette date, sera de 2 fr. 50.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.